

lant, vingt printemps tressent leur couronne autour du front de notre joyeux correspondant. Mon voisin eut peur d'être déclaré athée, car il parut convaincu et ne répliqua rien à ce dernier et suprême argument; il s'aperçut que nier imprudemment toute vérité, c'était se vouer à la réprobation éternelle, et une pitoyable logique eut un effet théâtral.

Si vous voulez être discrets, je vous apprendrai le secret de mon succès. Mon incrédule n'était pas homme à se contenter d'aussi misérables arguments, et se laissa si facilement persuader parce que son ami à lui était mon parent à moi; cela vous explique suffisamment mon triomphe. Nécessairement, il conclut de là que reconnaissant la cause à son air de famille, je n'aurais pas laissé échapper l'occasion de présenter la nouvelle venue à ses admirateurs comme fille de l'un des miens.

Je ne suis pas assez barbare pour ravir un enfant à son père, et d'ailleurs mon parent n'eut pas voulu adopter cette inconnue, quelque charmante qu'elle fût, car sa famille est déjà assez nombreuse, et sa nature égoïste le porte à détester tout ce qui ne lui appartient pas. Tout en admirant les autres, il ne peut adopter et souffrir que les siens.

Doucement, me eut une voie intérieure, tu calomnies ton semblable, ton frère. Je le confesse en rougissant, le zèle m'emporte plus loin que les ailes. Vous allez, peut-être, croire que j'ai l'intention de faire un jeu de mots? Vous n'y êtes pas, je veux simplement vous donner une idée juste de la déférence marquée que j'ai toujours eue pour le singulier. Il est vrai que ma position géographique a puissamment contribué à favoriser cette tendance. J'habite d'austères régions dont la vue seule exclut toute idée de pluralité, c'est la Sibérie du cœur!... M. Lamothe appelle la Sibérie le tombeau de la Pologne. Ma Sibérie à moi, c'est le tombeau des cœurs..... Je viens d'échapper un gros mot—bonsoir, lecteurs.

NINA.

LES COMMANDEMENTS DU MARI.

10.—Je suis ton seigneur et maître, à qui tu as juré amour, respect et obéissance; car je t'ai empêchée de rester vieille fille et je t'ai sauvée des ennuis de la solitude.

20.—Ne jette sur aucun homme un regard d'amour ou d'admiration; car ton mari est un mari jaloux.

30.—Ne parle jamais légèrement de ton mari et ne parle pas aux voisins des défauts qu'il pourrait avoir; car s'il venait à apprendre que tu te conduis comme cela, il punirait ta perfidie en te privant de chignons, de *Grecian bends*, etc., ce à quoi tu serais très-sensible.

40.—Le Dimanche, qu'il n'y ait rien à faire dans la maison. Que le samedi, dès 4 heures de l'après-midi, les bambins soient lavés et que le pain soit cuit. Mais oh! femme, voici une recommandation importante: fais ton marché toujours seule, et surtout n'y vas jamais avec d'autres femmes, car avec elles tu penseras plutôt à t'acheter des rubans et des dentelles qu'à procurer des cigares à ton excellent mari.

50.—Honore les parents de ton mari.

60.—Ne *claque* jamais les enfants et ne les empêche pas de faire des *incursions* dans le *sucrier* ni de courir après avoir volé les pâtisseries, le jambon; car un estomac affamé ne connaît et que ça: couper et courir.

70.—Ferme ton oreille à la flatterie et ne reçois rien que de ton mari.

80.—Lorsque ton mari dort, ne fouille pas dans ses poches pour te procurer de l'argent; ne lis pas non plus les lettres que tu y trouveras; car cela ne te regarde pas; c'est l'affaire de ton mari: ne fais pas de questions, mais pense de lui toutes les bonnes choses que tu voudras.

90.—Ne cache jamais rien à ton mari; dis-lui toujours la vérité et ne le trompe pas sur l'argent qu'il te confie pour les dépenses de la maison; car ce mari déteste les petits larcins domestiques.

10.—Ne désire pas la maison de ta voisine, ni ses meubles ni ses habits, ni rien de ce qui lui appartient: lorsque ton mari sortira avec toi, ne porte pas de crinoline ou autre machine dangereuse qui pourrait l'estropier.

110.—N'attends pas de présents de ton mari, l'anniversaire de ton mariage, car il est écrit: "Bénis sont ceux qui n'attendent rien, car ils ne seront pas déçus."

Trad. A. C.

UNE SINGULIÈRE HISTOIRE DE REVENANT.

C'est Lord Brougham qui raconte la chose et qui en est le héros:

"Lorsque j'eus laissé l'école, dit-il, je partis avec G...., mon meilleur ami, pour suivre les cours de l'Université. Dans nos promenades, nous parlions souvent de l'immortalité de l'âme et de la vie future. La possibilité pour les morts de revenir sur la terre et d'apparaître aux vivants était encore un de nos sujets favoris de discussion, et ce fut ce sujet qui fit faire à G.... la folie de s'engager par un écrit signé de son sang à m'apparaître s'il mourait devant moi, et moi, de mon côté, je lui fis la même folle promesse. C'était, disions-nous, afin d'éclaircir nos doutes. Après avoir complété nos études, G.... partit pour les Indes où il avait obtenu une place dans le service civil, et moi, je me retirai à Londres. G.... m'écrivit très-rarement, et peu d'années après son départ, je l'avais presque complètement oublié.

"Un jour, je prenais un bain chaud, et je jouissais d'autant plus de la chaleur de l'eau que j'étais demeuré plus longtemps exposé au froid, 10 ou 12 heures, je crois. Après être demeuré assez longtemps au bain, je tendis la main pour prendre mes habits et en même temps je tournai la tête vers la chaise où ils étaient. Mon ancien ami G.... était assis sur cette chaise et jetai sur moi un regard calme et serein. Je ne sais comment je sortis du bain, mais, lorsque je reconstruis l'usage de mes sens, j'étais étendu sur le sol. L'apparition, si c'en était une, avait disparu. Cet événement me frappa beaucoup; cependant, je n'en parlai à personne, mais j'ai fort bien retenu la date: c'était le 19 décembre. Maintenant, comment expliquer cette apparition? M'étais-je endormi, et est-ce en rêve que j'avais vu G....? Je n'en puis douter, et cependant il y avait plusieurs années que je n'avais pensé à G.... Je ne puis m'ôter de l'esprit que G.... est mort et qu'il ne m'est apparu que pour me prouver qu'il existe une vie future." Ce qui précède est arrivé le 19 décembre 1799. En octobre 1862, lord Brougham y ajouta ce qui suit: "Mes pressentiments, il y a 68 ans, ne m'avaient pas trompé: je sais depuis longtemps, par une lettre qui m'est venue des Indes que G.... est mort, mort le 19 décembre 1799!"

Trad. A. C.

VARIÉTÉS.

A une école du dimanche pour les enfants, le ministre racontait l'histoire de l'enfant prodigue. Rendu au passage ou l'écrivain représente le père regardant venir son enfant, le ministre demanda aux enfants ce qu'ils pensaient que le père avait fait.

Je pense, s'écria aussitôt un petit garçon à l'air décidé, qu'il a dû mettre les chiens après lui.

Mademoiselle F.... jouait en concert, l'autre jour, avec le compagnon chéri de ses trente-six années, un beau petit épagneul plein de cœur et d'esprit. Soudain, le petit épagneul poussa un cri à fendre l'âme: il s'était planté l'aiguille de sa maîtresse dans la langue. Celle-ci désespérée courut chez le médecin et l'entraîna auprès du petit animal qui se roulait de douleur; l'opération fut décidée, mais à la condition que l'épagneul serait mis sous l'influence du chloroforme, pour lui épargner trop de souffrances. L'opération eut un plein succès, l'aiguille fut extraite, mais le chien mourut, le chloroforme l'avait tué. Ah! pauvre petite bête!

Un jour que Garrick jouait le rôle du roi Léar, les spectateurs placés aux premiers rangs du parterre, ne pouvant le voir dans la magnifique scène où il maudit à genoux la fille qui l'a chassé, se levèrent, et ceux qui étaient derrière eux, n'osant pas leur adresser d'observations de peur d'interrompre la scène, se levèrent aussi, et tout le parterre se trouva bientôt debout, sans prononcer une syllabe, respirant à peine dans un silence plein d'admiration et de terreur. Une autre fois, la couronne de paille qu'il portait dans la même pièce tomba ou se défit, ce qui aurait certainement produit des éclats de rire, si cet accident était arrivé à un acteur médiocre; mais Garrick était si bien maître de son auditoire, que personne ne s'en aperçut, et que les larmes continuèrent de couler.

Avant la Révolution, le monde entier reprochait aux Français leur étourderie et leur bavardage. Franklin, en venant en France, était persuadé, comme tous ses concitoyens, qu'un Français ne pouvait se taire cinq minutes. Il vint d'abord à Paris et descendit à Chaillot. Bailly, qui habitait alors ce village, croit de son devoir de rendre une visite à l'illustre étranger dès son arrivée. Il se fait annoncer, et Franklin, qui le connaît de nom, le reçoit de la manière la plus cordiale. Les deux grands hommes échangent le petit nombre de paroles dont on se sert habituellement dans de pareilles occasions, puis ils prennent place, l'un à côté de l'autre, sur un canapé. Bailly, dans sa modestie, attend que le philosophe américain lui adresse quelque question; mais une demi-heure se passe sans que Franklin ouvre la bouche. Bailly tire sa tabatière et offre silencieusement une prise à son voisin: celui-ci indique par un mouvement de main qu'il n'en use pas. Une heure s'écoule ainsi. Enfin Bailly se lève, et Franklin, enchanté d'avoir trouvé un Français qui sût garder le silence, lui serre affectueusement la main en disant: "Bien! monsieur Bailly, très-bien!..."

On disait de la duchesse de Mazarin qu'elle avait été douée à sa naissance par trois fées; la fée Richesse, la fée Beauté et la fée Guignon. Il est certain que la pauvre femme ne pouvait rien entreprendre, pas même de donner une fête, sans qu'un accident quelconque vint se jeter à la traverse. Un soir qu'elle donnait à souper à soixante personnes, elle imagine de ménager à ses convives une agréable surprise, elle fait placer au milieu de la table un pâté énorme, dans lequel se trouvaient enfermés une centaine de petits oiseaux vivants. Sur un signe de la duchesse, on ouvre le pâté, et voilà toute cette volaille, effarouchée par les lumières, qui vole sur les visages, qui se niche par les cheveux des femmes, coiffées, comme on l'était alors, à la monte-anciel; c'est-à-dire avec des cheveux crépés très-haut. On peut imaginer l'humeur, les cris: on ne pouvait se débarrasser de ces malheureux oiseaux: enfin on fut obligé de se lever de table en maudissant une si sottise invention.

Lorsque l'historien Gibbon vint en France, il se crut obligé de prendre les mœurs du jour, et se mit à faire la cour à Mme de Crouzas, quoi qu'il fut très-gros, très-lourd et assez laid. Un jour, après avoir fait sa déclaration, il tombe aux genoux de cette dame, qui éclata de rire; et, au bout de quelque temps, voyant que Gibbon restait toujours à genoux: "Mais relevez-vous donc, monsieur, lui dit-elle.—Hélas! madame, répond piteusement le gros homme, je le voudrais bien, mais je ne le peux pas." Mme de Crouzas sonna, et dit au domestique: "Relevez M. Gibbon."

Un paddy de Cork avait un magnifique terreneuve qui l'accompagnait partout. Chaque fois que le beau terreneuve sortait avec son maître, il était assailli par une multitude de petits chiens qui lui mordaient les jarrets et le bout de la queue et l'étonnaient de leurs aboiements. Le beau frisé finit par s'impatienter; un bon jour, il saisit un de ces petits polissons de chien par le collet et le porta dans sa gueule sur le bord de la rivière. Là, on le vit à plusieurs reprises plonger le petit chien dans l'eau et l'en retirer juste à temps pour ne pas le noyer. Quand il crut que la leçon était assez bonne, il jeta dédaigneusement sur la grève le petit chien à moitié mort de peur, et il s'en alla tranquillement. Quand il passa ensuite dans la rue, on le laissa tranquille.

A Marly-le-Roi, on trouva un jour un officier prussien tué dans le bois. Tous les hommes du pays furent arrêtés et conduits à Saint-Germain. Ils restèrent un mois en prison, sans autre nourriture que du pain et de l'eau. Enfin, on les relâcha, sauf un toutefois, auquel on fit subir les plus infâmes tourments. On le condamna à mort. On mit la bière qui lui était destinée dans sa cellule pendant toute la nuit qui précéda l'exécution. Au matin on le fit sortir, et pendant qu'on le conduisait au lieu du supplice, la bière suivait dans une charrette. Il fut passé par les armes en présence de plusieurs habitants et son cadavre jeté dans le premier trou venu.

Les Prussiens ont laissé, dans ce coin de terre, un souvenir qui ne s'effacera pas.

Pour jouir de la vie comme il faut, quelques malheurs sont nécessaires. Ces malheurs ne sont pas agréables par eux-mêmes, mais ils donnent un grand prix aux jours heureux qui les suivent.

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

—Quoi! s'écria Brune réellement stupéfait des sagaces observations de son interlocuteur; vous avez remarqué tous ces indices depuis Boutevilliers?

—Sans doute. Les croyez-vous certains?

—Je m'incline devant votre science, monsieur.

—Celui qui nous suivait nous a donc précédés, continua Fouché. Pour moi, je ne doute pas. Seulement, cette fois, il a usé de ruse, et sans mes remarques nous n'eussions certes pu deviner sa présence.

—Mais que concluez-vous?

—Que nous ne trouverons pas d'abord de chevaux disponibles à Corbreuse.

—Vous croyez?

—Cela est évident.

—Et ensuite?

—Ensuite, nous rencontrerons obstacles sur obstacles, car, après avoir dépassé Corbreuse, nous avons à traverser les bois d'Ossoville, et, d'après les renseignements que j'ai pu prendre, les chemins y sont horribles. Deux chevaux fatigués comme le sont les nôtres n'en sortiraient pas.

—Mais alors, qu'allons-nous faire?

—Une chose bien simple et bien facile. Nous sommes encore à une lieue de Corbreuse et à deux et demie de Bourdan. Nous voici en haut de la côte: la route de droite conduit à Corbreuse, et vous voyez que les empreintes du même cheval courent de ce côté. Celui qui nous précède, ne supposant pas que nous ayons pu deviner ses intentions, a gagné le village sans s'arrêter. D'ailleurs il lui faut le temps de faire ralle de tous les chevaux disponibles. Au lieu de continuer notre route, nous allons tourner à gauche. A la première auberge isolée, nous ferons donner double ration aux chevaux, et, quitte à crever les bêtes, nous reviendrons au galop sur Bourdan. Là, personne ne nous attend. Il y a un relais de poste, nous prenons des chevaux frais, et par la Forêt-le-Roi et les bois de Plessis, nous regagnons la route de Tours.

Pour dépister les curieux, avant de rentrer dans Bourdan, nous laisserons nos compagnons au commencement de la vallée. Jean et Nicolas veilleront avec le maître d'armes sur les deux bourgeois, et moi sur le siège, vous dans la voiture, nous atteindrons la poste.

Nous ferons mettre quatre chevaux sur la berline, et en payant triples guides aux postillons, nous serons de l'autre côté des bois de Plessis avant que notre espion ait pu parvenir à regagner nos traces. Alors il ne s'agit plus que de le croiser, puisque nous avons l'avance, et dussions-nous simuler un accident, abandonner notre voiture sur la grand-route et faire quelques lieues à pied à travers champs pour mieux dépister nos ennemis, nous y parviendrons, je vous le jure. Croyez-vous en moi?

—Commandez, répondit simplement l'étudiant, nous obéirons sans mot dire."

Fouché fit signe de satisfaction. Quelques instants après, suivant l'itinéraire tracé par Foratorien, la berline roulait vers une auberge isolée située sur la route opposée à celle conduisant à Corbreuse.

XVIII.—*La folle.*

"Écoutez-moi sans m'interrompre, reprit Fouché en s'adressant rapidement à Brune. Avant que nous atteignions l'auberge, il faut que vous sachiez tout ce que j'ai à vous apprendre.

Mlle de Morandes jouissait, je vous l'ai dit, de toute la plénitude de ses facultés, mais jamais un mot ne sortait de sa bouche, faisant allusion à son passé.

J'étais impatient de savoir ce que l'on voulait de moi, et après une conversation confidentielle de ma part et relative à la visite que j'avais reçue jadis, je la priai de me parler franchement.

"A Brest, me dit-elle, je vous mettrai en relation avec un homme qui vous dira tout."

Nous atteignîmes Brest rapidement, et sur l'indication précise de Mlle de Morandes, nous nous arrêtâmes dans un faubourg, devant une petite maison de pauvre apparence.

Un vieillard nous reçut, et quand il vit Mlle de Morandes, quand il l'entendit parler avec toute l'apparence d'une raison solidement rétablie, il laissa éclater une joie qui tenait du délire.

Le soir, cet homme, qui se nommait Urbain, eut une longue conférence avec Mlle de Morandes, conférence dont je ne fus pas témoin, mais à la suite de laquelle il vint me trouver dans la petite chambre que l'on m'avait offerte.

Sans préambule, Urbain se mit à me raconter tout ce que m'avait dit déjà le médecin, mais comme le docteur, il ignorait si Laure avait été coupable ou victime.

Mais n'insistant pas sur ce point délicat, il passa immédiatement à une confidence tout aussi émuante et à laquelle j'étais loin de m'attendre.

Il m'apprit que ce Noël, le jardinier du château de Morandes, était le propre fils du marquis d'Horbigny.

Ce fils du marquis avait montré dès son enfance les instincts les plus pervers et les plus effrayants. Le marquis avait tout tenté pour le corriger sans pouvoir y parvenir. Enfin, redoutant la honte pour le nom qu'il portait, l'orgueil du sang avait étouffé en lui tout sentiment d'amour paternel.

Un jour, M. d'Horbigny avait surpris son fils, âgé au plus de treize ans, forçant la caisse de son intendant et volant avec l'effronterie du dernier des misérables.

Furieux, le père avait levé sa canne sur le fils coupable, mais celui-ci avait osé saisir une arme et menacer de rendre coup pour coup.

Cette scène mit le comble à la mesure. Le marquis n'hésita plus à accomplir un projet qu'il avait déjà médité.

Il emmena son fils sous le prétexte de faire un voyage avec lui, mais il revint seul et déclara devant ses gens que l'enfant était mort en chemin.

—Il l'avait abandonné? demanda Brune.

—Oui, répondit Fouché. Il l'avait conduit en Espagne et l'avait placé dans un couvent, payant sa dot afin qu'il n'en sortit jamais.

Cependant, l'année suivante, l'enfant parvenait à s'échapper et rentra en France, mais privé d'argent, n'ayant aucun moyen de justifier ses prétentions à une naissance honorable; peu désireux sans doute de réveiller l'attention paternelle, il traîna dans les provinces une misérable existence.

Comment vécut-il jusqu'au jour fatal où il était entré au château de Morandes en qualité d'aide jardinier? Personne que lui ne le sût.